d'agate, de jaspe, de jade, de bois agatisés, de palmiers pétrifiés, etc.

***BRUNN**, ville forte de l'Autriche-Hongrie, capitale de la Moravie; 73,000 hab.

**BRUNN** (Lucas), mathématicien allemand, mort à Dresde en 1640. On a de lui deux ouvrages de mathématiques : *Praxis perspectivæ* (Nuremberg, 1615; Leipzig, 1616) et *Euclidis elementa practica* (Nuremberg, 1625).

***BRUNNOW** (Ernest-Philippe, baron DE), diplomate russe. — Il est mort à Darmstadt au mois d'avril 1875. Ambassadeur de Russie à Londres, il fut chargé en novembre 1870 de remettre à lord Granville la note fameuse par laquelle le prince Gortschakoff exigeait, avec une grande hauteur de langage, l'annulation du traité de Paris (1856) en ce qui concernait la neutralisation de la mer Noire et la limitation des forces de la Russie dans ces parages. Il prit part aux conférences de Londres qui aboutirent, au commencement de 1871, à l'acceptation des exigences russes, et se démit de ses fonctions d'ambassadeur à Londres en 1874.

**Bruno (SAINT) refusant les présents du comte Roger**, tableau de M. Jean-Paul Laurens. Le fondateur des chartreux est debout, entouré de ses moines, sous la sombre arcade de la porte de son couvent; il détourne la tête et, de ses mains tendues vers les présents déposés à terre, il fait un geste de refus très-éloquent dans sa simplicité. Un rayon de soleil éclaire vivement son crâne nu et lui met comme une auréole. Parmi les religieux qui l'accompagnent, encapuchonnés dans leurs frocs blancs, on remarque surtout le vieillard qui est à sa gauche, et dont le visage ridé est empreint d'une austérité presque farouche. Pour faire contraste à l'attitude rigide de ces hommes que l'ascétisme a comme pétrifiés, l'artiste a placé à gauche, près du seuil, une petite fille et un petit garçon d'un caractère bien naïf et d'une tournure pittoresque; le petit garçon regarde les moines; la petite fille, misérablement vêtue, contemple avec une curiosité avide la vaisselle plate offerte par le comte de Calabre. Celui-ci, vêtu d'une robe brune brodée d'or, incline vers Bruno sa vieille tête grise. Derrière lui, un gentilhomme en longue cape verte apporte une pièce d'argenterie; un serviteur achève de décharger un mulet vu de croupe, tout à fait à droite. Au-dessus de la muraille le long de laquelle ces dernières figures sont groupées, on aperçoit les bâtiments du monastère, qu'illumine un soleil intense et que dominent les sommets décharnés des montagnes de la Calabre.

Ce tableau, commandé par la préfecture de la Seine pour une des églises de Paris, a figuré au Salon de 1874. La critique en a fait grand éloge : « Bruno refuse les présents par un geste très-juste et bien étudié, a dit M. About; il est onctueux dans son dédain et bonhomme, quoique scandalisé : il refuse et bénit. On ne saurait mieux exprimer le désintéressement légendaire de ce moine allemand. » M. G. Lafenestre a signalé le caractère bien accentué et presque réaliste des types : « Le saint, brun, trapu, au visage hâlé, aux mains rustiques, ne ressemble en rien au tendre et doux saint Bruno tel que l'a rêvé autrefois notre délicat Lesueur; c'est un moine campagnard, accoutumé aux rudes travaux, rompu aux entreprises périlleuses. Les têtes des quatre chartreux ont le vif accent, le caractère précis des physionomies prises sur nature. Il en est de même de la figure si expressive qu'on aperçoit de profil dans la pénombre, croisant pieusement les mains. » Suivant M. Chaumelin, « le *Saint Bruno* de M. Laurens rappelle, sans la moindre imitation, les œuvres des belles époques; à la gravité du style des compositions de Lesueur il unit la vigueur d'exécution des peintures de Zurbaran. La couleur a ses vibrations puissantes, que M. Laurens pousse parfois jusqu'à la violence; mais elles n'ont rien ici de discordant, malgré l'intensité donnée à certains tons. » Cette belle composition a été gravée à l'eau-forte par M. Pierre Teyssonnières, et sur bois par M. E. Thomas, pour le *Monde illustré*.

**BRUNO** (Jean), peintre florentin qui vivait vers l'an 1300. Comme il désespérait de bien faire comprendre ses idées par l'expression des traits de ses personnages, il eut l'ingénieuse pensée de faire sortir de leurs bouches des légendes explicatives. Il croyait éviter ainsi l'obligation d'empreindre ses figures de plus d'expression.

**BRUNOLATE** s. m. (bru-no-la-te). Chim. Sel de l'acide brunolique.

**BRUNOLIQUE** adj. (bru-no-li-ke). Chim. Se dit d'un acide extrait du goudron de houille.

— **Encycl.** Quand on fait agir un lait de chaux sur l'huile de goudron, il se produit un sel particulier. Si l'on distille avec l'eau le liquide qui a abandonné le sel, il se dépose un résidu brun, poisseux, contenant deux acides, l'acide rosolique et l'acide *brunolique*. Ce résidu, dissous dans l'alcool et additionné de lait de chaux, produit deux sels de chaux, le brunolate et le rosalate; le premier se précipite et le second reste en dissolution. Le brunolate de chaux, traité par l'acide chlorhydrique, abandonne son acide sous forme de flocons bruns, qu'on n'a pas réussi encore à cristalliser ni à analyser.

**BRUNOY** (N., marquis DE). Il était fils de Pâris Montmartel, garde du trésor du roi sous Louis XV, en faveur duquel la terre de Brunoy fut érigée en marquisat. Le marquis de Brunoy, possesseur d'une immense fortune, se livra à toutes sortes d'excentricités. Il donna à l'église de Brunoy, simple petit village près de Corbeil, des ciboires en or, des chasubles constellées de diamants; il organisait de temps en temps de somptueuses processions auxquelles il prenait part; l'une d'elles, en 1772, lui coûta 500,000 livres. Elle fut suivie d'un banquet donné dans le parc du château à tous les habitants du village, sans compter les invités de Paris. Plus de cinq cents carrosses stationnèrent ce jour-là à la grille du château. Une autre excentricité du marquis de Brunoy fut aussi l'objet des conversations en 1775; il voulait faire un pèlerinage en terre sainte, et il avait déjà enrôlé trente comparses pour le suivre. Ce projet fut abandonné. Vers la fin de sa vie, les parents du prodigue marquis prirent le parti de le faire interdire.

* **BRUNSTATT**, ancien bourg de France (Haut-Rhin). — Cédé à l'Allemagne par le traité de Francfort du 10 mai 1871, ce bourg est aujourd'hui compris dans l'Alsace-Lorraine (cercle et à 4 kilom. de Mulhouse); 2,382 hab.

***BRUNSWICK**, ville d'Allemagne, capitale du duché de Brunswick-Volfenbuttel; 44,000 hab.

***BRUNSWICK** (Charles-Frédéric-Auguste-Guillaume, duc DE), né à Brunswick en 1804. — Il est mort d'une attaque d'apoplexie à Genève le 19 août 1873. Depuis qu'il avait été expulsé de ses Etats, le duc Charles avait vécu à l'étranger, principalement en Angleterre et en France. Pendant plusieurs années, il habita Londres, où il étala un grand luxe et mena une existence tant soit peu scandaleuse. Dans cette ville, il entra en relation avec Louis Bonaparte, qui devint son compagnon de plaisirs, et ils signèrent ensemble un traité par lequel ils s'engageaient mutuellement à se prêter un efficace appui si Louis-Napoléon parvenait à s'emparer de la couronne de France ou si le duc recouvrait ses Etats. En 1836, le duc fit une ascension aérostatique à Londres, avec Mme Graham. Le 4 mars 1851, il entreprit de traverser la Manche en ballon avec M. Green. Le vent contraire fit avorter cette tentative. Il la renouvela le 31 mars suivant, et cette fois il fut plus heureux. En effet, parti de Hastings avec M. Green, sur le ballon *Victoria*, à une heure de l'après-midi, il toucha terre dans les environs de Boulogne vers six heures du soir. Sous l'Empire, il vint se fixer à Paris. En 1851, il avait acheté près du parc Beaujon un hôtel qu'il fit entourer d'épaisses murailles. Dans son jardin, qu'il peupla de statues bizarres, il fit établir une cascade, des serres, une glacière. Soupçonneux à l'excès, il avait pris les plus grandes précautions pour mettre à l'abri d'un vol les énormes valeurs mobilières qu'il possédait soit en argent, soit en diamants. La grille du jardin se terminait par des chardons tournant sous la main et qui, lorsqu'on les touchait, donnaient, au moyen de fils de fer reliés à des timbres, l'alarme dans l'intérieur de l'hôtel. En outre, il avait enfermé une partie de sa fortune dans un coffre-fort en fer scellé dans la muraille de sa chambre à coucher, ne s'ouvrant qu'au moyen des combinaisons les plus ingénieuses et caché à la vue par une tenture en fer, capitonnée comme le reste de l'appartement. Il ne fut pas moins victime de plusieurs vols, notamment en 1856 et en 1863. Cette dernière année, un nommé Shaw, qu'il avait pris pour domestique, lui vola dans sa cachette pour 8 millions de diamants. Cette affaire eut un grand retentissement. Un procès qu'il eut également en 1863 ne fit pas moins de bruit. Il avait eu à Londres une fille naturelle, Elisabeth-Wilhelmine de Brunswick, qu'il avait fait élever; cette fille avait abjuré le protestantisme et avait épousé le comte de Civry. Devenue mère de huit enfants et à peu près sans ressource, elle demanda une pension alimentaire à son père, qui la lui refusa. La comtesse de Civry porta alors l'affaire devant le tribunal de la Seine, qui condamna le duc à payer cette pension. Grâce à son hôtel peinturluré en rose et en bleu, à sa voiture chocolat, à sa figure fardée, surmontée d'une perruque, à ses excentricités, à ses mauvaises mœurs, le duc de Brunswick était un des personnages les plus connus de Paris. Il quitta cette ville après la chute de Napoléon III et alla habiter Genève. Par son testament, daté du 5 mars 1871, il légua tout ce qu'il possédait à la ville de Genève, à la charge par elle de lui élever, « *ad libitum* des millions de sa succession, » un mausolée copié sur les célèbres tombeaux des Scaliger, place dei Signori, à Vérone. La fortune du duc de Brunswick consistait en 20 millions de valeurs trouvées chez lui, en actions sur les chemins de fer d'Amérique, en son hôtel de la rue Beaujon, à Paris, et en propriétés immobilières qu'il possédait en Allemagne, d'une valeur approximative de 65 millions.

**BRUSCA** (Jérôme), peintre italien, né à Savone en 1742, mort en 1820. On cite, parmi ses meilleures toiles, *Judith*, au palais Grimaldi; une *Assomption* et *Sainte Hélène au Calvaire*, dans l'église Notre-Dame-de-la-Vigne, à Gênes.

**BRUSOS**, fils d'Emathion. Il donna son nom à une partie de la Macédoine nommée Brusis.

**BRUSTHEIM** (Jean DE), religieux franciscain et chronologiste flamand du XVIe siècle. On a de lui : *Res gestæ episcoporum Leodiensium et ducum Brabantiæ, a temporibus S. Materni ad annum* 1505.

**BRUTAGE** s. m. (bru-ta-je — rad. *brut*). Dégrossissage du diamant, opération qu'on appelle aussi *ébauche*.

**BRUTES** s. f. pl. (bru-te). Mamm. Groupe de mammifères, créé par Linné, et comprenant les espèces à doigts onguiculés et dépourvues d'incisives, comme les morses, les éléphants, les bradypes. ‖ D'après Blainville, Famille de mammifères ongulogrades, comprenant le tapir, le damou et le rhinocéros.

**BRUTOLIQUE** adj. (bru-to-li-ke — rad. *brutolé*). Qui contient de la bière.

**Brutus** (MARCUS), tableau de David. V. MARCUS BRUTUS, au tome X du *Grand Dictionnaire*, page 1152.

**BRUXANELLI** s. m. (bru-ksa-nèl-li). Bot. Arbre indéterminé de l'Inde.

***BRUXELLES**, capitale de la Belgique et ch.-l. de la province de Brabant. Elle compte, en y comprenant huit communes qui forment ses faubourgs, 314,000 hab.

***BRUYÈRES**, ville de France (Vosges), ch.-l. de cant., arrond. et à 27 kilom. d'Epinal; pop. aggl., 2,171 hab. — pop. tot., 2,428 hab. La ville est bâtie dans une position charmante et entourée de trois côtés par des collines boisées. Commerce de toiles, bétail, fromages, œufs et beurre; féculeries, teintureries, brasseries, tissage à la main et fabrique de coutellerie. Bruyères est une des plus anciennes localités de cette région; son château fort existait déjà au VIe siècle. Elle fut saccagée en 1342 par les troupes de l'évêque de Metz, occupée par les Bourguignons en 1475 et prise par les Suédois en 1635. En 1745, 1775 et 1822, elle fut ravagée par l'incendie; enfin, elle éprouva un tremblement de terre en 1757.

**Bruyères** (REDOUTE DES **Hautes**-). V. HAUTES-BRUYÈRES, dans ce *Supplément*.

* **BRUZ**, bourg de France (Ille-et-Vilaine), cant., arrond. et à 10 kilom. de Rennes par le chemin de fer; pop. aggl., 315 hab. — pop. tot., 2,836 hab. Dans les environs, près du confluent de la Vilaine et du Meu, château de Blossac.

***BRY** s. m. — Nom donné, dans la Charente-Inférieure, à l'argile qu'on emploie pour construire des digues.

**Bry** (COMBAT DU **Petit**-), livré aux troupes allemandes par les troupes de la garnison de Paris, le 30 novembre 1870. V. PARIS (siéges de), au tome XII du *Grand Dictionnaire*, page 270.

**BRYA** s. m. (bri-a). Bot. Arbrisseau de Saint-Domingue.

**BRYCE** s. m. (bri-se). Espèce de papillon.

**BRYGES**, ancien peuple de race kymro-thrace. Les Bryges quittèrent la Thrace et passèrent dans l'Asie Mineure, où ils s'établirent dans la contrée appelée de leur nom Phrygie, par une légère altération. Ils faisaient partie de la famille des Brigantes et des Bébryces.

**BRYLLA**, fille de Minos et mère d'Orion, qu'elle eut de Neptune.

**BRYNTESSON** (Magnus), sénateur suédois, qui se fit proclamer roi en 1519. Il fut vaincu par Gustave Wasa et décapité en 1529.

**RRYOÏDINE** s. f. (bri-o-i-di-ne — du gr. *bruon*, mousse). Chim. Substance cristallisable extraite de la résine de l'arbre à brai.

— **Encycl.** La *bryoïdine*, préparée pour la première fois par Baup, s'obtient cristallisée dans l'eau en filaments blancs et soyeux, facilement volatilisables et se volatilisant en aiguilles incolores; fusible à 135°, très-soluble dans l'eau chaude, l'alcool et l'éther. Sa saveur est âcre et amère.

**BRYONITINE** s. f. (bri-o-ni-ti-ne — rad. *bryonine*). Chim. Substance cristallisable qui se forme en même temps que la bryonine.

**BRYOPHTHALME** s. m. (bri-o-ftal-me — du gr. *bruô*, je végète; *ophthalmos*, œil). Bot. Syn. de MONÉSIE.

**BRYTOLÉ** et **BRYTOLIQUE**. Syn. de BRUTOLÉ et BRUTOLIQUE.

**BUBALINE** s. f. (bu-ba-li-ne). Bot. Syn. de BURCHELLIE.

**BUBALORNIS** s. m. (bu-ba-lor-niss — du gr. *boubalos*, bubale; *ornis*, oiseau). Ornith. Syn. de TISSERIN.

**BUBASTITES**, nom donné à la 22e dynastie des rois d'Egypte.

**BUBO**, ancienne ville de l'Asie Mineure, dans la Cabalie (Anatolie). Elle fit partie, comme Cibyre, de la ligue dite des Quatre villes et fut attribuée à la Syrie lors du démembrement de cette ligue, l'an de Rome 670.

**BUBONA**, déesse protectrice des bœufs et des vaches, chez les Romains.

**BUBONALGIE** s. f. (bu-bo-nal-jî — du gr. *boubôn*, aine; *algos*, douleur). Pathol. Douleur qu'on ressent dans l'aine.

**BUBONOÏDE** adj. (bu-bo-no-i-de — de *bubon*, et du gr. *eidos*, apparence). Qui a l'apparence d'un bubon.

**BUBROMA** s. m. (bu-bro-ma — du gr. *bous*, bœuf; *brôma*, nourriture). Bot. Syn. de GUAZUMA.

**BUBRONE** s. m. (bu-bro-ne). Bot. Arbre de la Jamaïque.

***BUBRY**, village de France (Morbihan), cant. et à 18 kilom. de Plouay, arrond. et à 48 kilom. de Lorient; pop. aggl., 273 hab. — pop. tot., 3,493 hab.

**BUC** (Louis-François DU), administrateur français, né à la Martinique en 1779, mort à Paris en 1827. Après avoir servi quelque temps en France avec distinction, il retourna dans son pays, où le parti des planteurs, qui forma le parti de l'opposition, le porta à la présidence de l'assemblée coloniale. Il s'attacha surtout à calmer l'exaltation des passions politiques et y réussit. Il eut ensuite l'habileté de faire accepter par l'Angleterre un traité qui conservait la Martinique à la France, tandis que Saint-Domingue lui échappait. Aussi, en 1814, Louis XVIII lui accorda-t-il le titre d'intendant de la colonie. Il venait d'être nommé par ses compatriotes membre de la Chambre des députés, lorsqu'il mourut.

**BUCCELLE** s. f. (bu-ksè-le). Entom. Syn. d'AGNATHE.

**BUCCINELLE** s. f. (bu-ksi-nè-le — dimin. de *buccin*). Moll. Syn. de TURBINELLE.

**BUCCO** ou **BUKKO** s. m. (buk-ko). Bot. Espèce du genre diosme. ‖ On dit aussi BUCCU ou BUKKU.

**BUCCOÏNÉES** s. f. pl. (buk-ko-i-né — du lat. *bucco*, barbu). Ornith. Tribu de la famille des buccoïdées, comprenant des espèces asiatiques. ‖ On dit aussi BUCCONINÉES.

**BUCCULINE** s. f. (buk-ku-li-ne — rad. *buccule*). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des ophrydées, comprenant une seule espèce, qui croît au Cap de Bonne-Espérance.

***BUCHANAN** (James), ancien président des Etats-Unis. — Il est mort à Lancaster (Pensylvanie) le 1er juin 1868.

**BUCHER** (Urbain-Godefroi), érudit allemand du XVIIIe siècle. On a de lui : *Description des sources du Danube et du pays de Furstemberg* (Nuremberg, 1720); *Histoire naturelle de la Saxe* (Dresde, 1723, in-8°), ouvrage qui est resté inachevé.

**BUCHNÉRÉES** s. f. pl. (bu-chné-ré — rad. *buchnère*). Bot. Tribu de plantes, de la famille des scrofulariées, ayant pour type le genre buchnère.

**BUCHOLTZER** (Abraham), écrivain allemand du XVIe siècle, ami de Mélanchthon. Après avoir dirigé le collége de Grunberg, en Silésie, il fut successivement pasteur à Sprottau, à Crossen et à Freistadt. On a de lui : *Chronologica Isagoge* (Gorlitz, 1580, in-fol.); *Index chronologicus* (Gorlitz, 1585, in-fol.; 5e édition, Francfort, 1634, in-8°); *Catalogus consulum romanorum* (Gorlitz, 1590, in-8°), réimprimé en 1590; *Admonitio ad chronologiæ studiosos de emendatione duarum quæstionum chronologicarum annum nativitatis et tempus ministerii Christi concernentium; De consolatione decumbentium*, etc. Bucholtzer passe aussi pour avoir pris une grande part à la composition du livre intitulé : *Hypomnemata Ph. Melanchthonis in Evangelia dominicalia*, ouvrage publié par Paul Eber.

**BUCHOLZ** (Guillaume-Henri-Sébastien), médecin allemand, né à Bernbourg en 1734, mort en 1798. Il exerça son art à Weimar et y devint médecin du grand-duc. Il consacra surtout ses travaux à la médecine légale et à la chimie pharmaceutique. Ses principaux ouvrages sont : *Tractatus de sulphure minerali* (Iéna, 1762, in-4°); *Description de l'épidémie de fièvre pétéchiale et miliaire actuellement régnante* (Weimar, 1772, in-8°); *Essai sur la médecine légale et son histoire* (Weimar, 1782-1792); *Sur le Rheum palmatum*, publié dans le *Nouveau Magasin* de Baldinger; *Sur les bains de Ruhla* (Eisenach, 1795, in-4°), etc.

**BUCHOLZITE** s. f. (bu-chol-zi-te). Minér. Disthène du Tyrol et des Etats-Unis, voisin de l'andalousite et de la fibrolithe.

**BUCHON** (Maximin, dit **Max**), poëte et littérateur français, né à Salins en 1818, mort dans la même ville en 1869. Il fit ses études à Fribourg, puis il s'adonna à la poésie et à la littérature. En 1848, Max Buchon se montra le chaud partisan de la République, dont il s'attacha à propager les idées; aussi lors du coup d'Etat du 2 décembre 1851, il fut exilé de France et il se retira alors à Berne. De là, il passa en Belgique, puis il revint en France après l'amnistie de 1859. Cet écrivain a cherché ses inspirations dans l'étude des mœurs populaires, et ses œuvres ne manquent ni de charme ni de poésie. Nous citerons de lui : le *Val d'Héry* (1848, in-12); le *Fils de l'ex-maire* (1857, in-32); *En province, Scènes franc-comtoises* (1858, in-12); *Poésies franc-comtoises, tableaux domestiques et champêtres* (1862, in-16); *Salins-les-Bains* (1862, in-12); *Noëls et chants populaires de la Franche-Comté* (1863, in-16); *Contes populaires de l'Allemagne* (1869, in-8°); *l'Avocat Oudet et Max Buchon* (1869, in-12); *les Fromageries franc-comtoises* (1869, in-12), etc. En outre, Max Buchon a traduit de l'allemand : *Poésies allemandes de J.-P. Hebel, T. Kœrner, etc.* (1846, in-12), quelques œuvres de Gotthelf, d'Auerbach, les *Contes populaires* des frères Grimm.

**BUCHU** s. m. (bu-chu). Nom donné par les habitants du Cap de Bonne-Espérance aux feuilles de certaines plantes du genre diosma, qu'ils emploient comme vulnéraire.

***BUCHY**, bourg de France (Seine-Inférieure), ch.-l. de cant., arrond. et à 28 kilom. de Rouen; pop. aggl., 720 hab. — pop. tot., 754 hab. Le 3 décembre 1870, un combat assez vif fut livré à Buchy. La légion Mocquart, comptant environ 2,500 hommes, arrêta pendant quatre heures un corps de 40,000 Prussiens qui s'avançaient sur Rouen.

**BUCKLAND** (Ralph), théologien anglais, né dans le Somerset en 1564, mort en 1611. Il suivit d'abord la carrière du barreau, embrassa le catholicisme et passa à Douai, où il reçut l'ordre de la prêtrise. Il se rendit ensuite à Rome et revint dans sa patrie revêtu des fonctions de missionnaire, qu'il exerça pendant vingt ans. On a de lui : *Vies des saints, traduites de Surius; Arguments contre la fréquentation des églises protestantes; De la persécution des Vandales*, traduction de l'ouvrage latin de Victor de Vite; *Sept étincelles de l'âme enflammée, avec quatre lamentations composées dans les temps fâcheux de la reine Elisabeth.*

**BUCKMINSTER** (Joseph-Stevens), prédicateur américain, né en 1784. Il était déjà célèbre lorsqu'une mort prématurée l'emporta en 1812. Outre ses sermons, il a laissé divers ouvrages : *Collection d'hymnes* (1808); les *Avantages de la maladie*, etc.

**BUCOLIE** (*Bucolium*), ancienne contrée de la basse Egypte, sur la côte de la Méditerranée, voisine de la branche Phatnitique ou Bucolique du Nil et longeant le *Butinus Lacus* (lac Bourlos). C'était une région marécageuse, couverte de fertiles pâturages, dans lesquels paissaient de nombreux troupeaux de bœufs, ce qui lui avait valu son nom. Elle était habitée par des bergers, exerçant au besoin le métier de brigands et très-redoutés de leurs voisins. Les eaux du Nil, lors de ses crues périodiques, inondaient le pays et en faisaient un lac immense, dont le centre avait une grande profondeur et dont les bords étaient des marais fangeux. Sur la surface de ce lac étaient disséminées plusieurs îles, dont quelques-unes, couvertes de cabanes, formaient autant de villages, véritables forteresses inexpugnables, et dans lesquels habitait une partie de la population; le reste passait sa vie dans des barques. Le plus important de ces villages portait le nom de Nichochis et était joint à la terre ferme par un isthme d'environ 100 mètres de longueur sur 10 mètres de largeur. C'est dans ces marais que le roi Amyntas, poursuivi par ses ennemis, trouva un refuge; c'est là aussi, selon toute probabilité, que les Hyksos, vaincus par les pharaons, se réfugièrent et perpétuèrent leur race. D'après les recherches de Quatremère, cette contrée serait la même que celle qui fut connue plus tard sous le nom de Baschmour.

**BUCOLION**, fils de Laomédon et de Calybé. Il eut de la naïade Abarbarée deux fils, Esèpe et Pédase, qui périrent devant Troie. ‖ Un des fils de Lycaon. ‖ Père de Phialus.

**BUCOLUS**, père de Sphélus et grand-père d'Iasus, le chef des guerriers d'Athènes au siége de Troie. ‖ Un des fils d'Hippocoon. ‖ Fils d'Hercule et de la Thespiade Marsé.

**BUCQUOY**, bourg de France (Pas-de-Calais), cant. et à 16 kilom. de Croisilles, arrond. et à 18 kilom. d'Arras; pop. aggl., 1,762 hab. — pop. tot., 2,012 hab.

**BUCURAMANGA** s. m. (bu-ku-ra-man-ga). Nom donné à une résine fossile trouvée dans les alluvions aurifères de Bucuramanga, dans la Nouvelle-Grenade.

— **Encycl.** La résine de *bucuramanga* contient, d'après l'analyse faite par Boussingault :

| | |
|---|---|
| Carbone | 82,7 |
| Hydrogène | 10,8 |
| Oxygène | 6,5 |
| Total | 100,0 |

Elle est jaunâtre, transparente, facilement électrisable, et ressemble beaucoup à l'ambre, mais ne donne pas d'acide succinique par la distillation sèche. Elle brûle sans résidu, est insoluble dans l'alcool, se gonfle dans l'éther et y devient opaque.

**BUDA-PESTH** ou **BUDE-PESTH**, nom donné à la réunion des deux villes de Bude et de Pesth. Buda-Pesth est aujourd'hui considéré comme la vraie capitale de la Hongrie; il compte 270,000 hab. V. BUDE et PESTH, au *Grand Dictionnaire*.

**BUDE** s. f. (bu-de). Bot. Syn. de SPERGULAIRE.

**BUDÉE** (Guillaume), médecin allemand, qui s'occupa surtout de recherches historiques. Ses principaux ouvrages sont : *Chronicon quoddam Halberstad episcoporum; Vita Alberti II. episcopi Halberstad*; Θανατολογία, *seu dynastæ hujus seculi; Familia et patrimonium B. Stephani Halberstad; Chronologiæ centuria prima; Series imperatorum romanorum, etc.*

**BUDÉIA** ou **BUDÉE** (*qui attelle les taureaux*), surnom de Minerve, à Athènes et dans la Thessalie. ‖ Fille de Lycus, épouse de Clymène et mère d'Erginus. Elle donna son nom à la ville de Budéion, en Thessalie, et elle portait aussi le nom de Buzigé.

* **BUDGET** s. m. — **Encycl.** Le *budget* de 1877, fixé par la loi du 29 décembre 1876, évalue les recettes à 2,737,003,812 francs, et les dépenses à 2,736,247,962 francs. Si l'on compare ce dernier chiffre à celui de 1867, que nous avons donné au tome Ier, on trouve une augmentation considérable, qui s'explique naturellement par les emprunts qu'on a dû faire pour payer les 5 milliards exigés par la Prusse. V. d'ailleurs, pour plus de détails, le mot FRANCE, dans ce *Supplément*.

Nous allons maintenant présenter le tableau des derniers *budgets* pour les principaux Etats, d'après les renseignements fournis par l'*Almanach de Gotha* pour 1877 :

EMPIRE D'ALLEMAGNE.

Recettes, 474,256,998 marcs.
Dépenses, somme égale.
(Le marc vaut 1 fr. 25.)

*Grand-duché de Bade*, 72,674,304 marcs.
*Bavière*, 257,360,763 marcs.
*Grand-duché d'Oldenbourg*, 6,722,812 marcs.
*Royaume de Prusse*, 651,429,400 marcs.
*Royaume de Saxe*, 53,856,977 marcs.
*Royaume de Wurtemberg*, 44,337,267 marcs.

ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

Recettes, 304,000,000 dollars.
Dépenses, 269,265,000 —

AUTRICHE-HONGRIE.

Recettes, 373,552,342 florins.
Dépenses, 404,156,480 —

BELGIQUE.

Recettes, 250,244,860 francs.
Dépenses, 245,220,640 —

BRÉSIL.

Recettes, 129,550 contos 811 milreis.
Dépenses, 121,022 — 317 —
(1 milreis vaut 2 fr. 81.)

DANEMARK.

Recettes, 48,085,952 couronnes.
Dépenses, 46,695,071 —
(La couronne vaut environ 1 fr. 40.)

ESPAGNE.

Recettes, 544,794,751 pesetas.
Dépenses, 510,535,943 —
(La peseta vaut environ 1 franc.)

GRANDE-BRETAGNE ET IRLANDE.

Recettes, 77,131,693 livres sterling.
Dépenses, 76,621,773 — —
(La livre sterling vaut 25 francs.)

GRÈCE.

Recettes, 38,826,800 drachmes.
Dépenses, 39,063,841 —

ITALIE.

Recettes, 1,321,142,386 francs.
Dépenses, 1,318,612,252 —

MEXIQUE.

Recettes, 23,807,671 dollars.
Dépenses, 24,891,522 —

PAYS-BAS OU HOLLANDE.

Recettes, 103,710,675 florins.
Dépenses, 114,349,675 —

PORTUGAL.

Recettes, 24,059 contos 981 milreis.
Dépenses, 25,062 — 727 —

RUSSIE.

Recettes, 570,138,308 roubles.
Dépenses, 570,052,138 —

SUÈDE.

Recettes, 78,258,000 couronnes.
Dépenses, 78,258,000 —
(La couronne vaut 1 fr. 39.)

NORVÉGE.

Recettes, 41,386,500 couronnes.
Dépenses, 39,091,500 —

SUISSE.

Recettes, 41,487,400 francs.
Dépenses, 42,622,000 —

TURQUIE.

Recettes, 4,776,588 bourses.
Dépenses, 5,785,819 —
(La bourse vaut 112 fr. 50.)

ÉGYPTE.

Recettes, 2,108,493 bourses.
Dépenses, 2,105,295 —
(La bourse vaut 130 francs.)

**BUDGÉTAIREMENT** adv. (bu-djé-tè-re-man — rad. *budget*). Au point de vue du budget.

* **BUDWEISS**, ville de l'Autriche-Hongrie (Bohême), sur la Moldau; 19,200 hab.

**BUE** s. f. (bû). Petite cruche à large ventre.

**BUEIL** (Jean IV DE), guerrier français, né en Touraine en 1346, mort en 1415. Il fut grand maître des arbalétriers de France, sénéchal de Toulouse et ensuite lieutenant général du roi dans plusieurs provinces du Midi. Il accompagna le duc d'Anjou dans son expédition de Naples. Revenu en France, il gagna la bataille de Lusignan et acquit une telle renommée que Du Guesclin voulut combattre sous sa bannière. Jean de Bueil fut tué à la funeste bataille d'Azincourt.

**BUÉNINE** s. f. (bu-é-ni-ne). Chim. Résine extraite par Büchner de l'écorce d'une espèce de buène.

**BUENO DA SYLVA** (Bartholoméu), célèbre explorateur brésilien du XVIIe siècle. La hardiesse de ses expéditions le fit surnommer **Anhanguera** ou le Grand Diable. C'est à lui qu'on attribue la découverte du pays des Goyaz, vaste région du Brésil dont l'étendue surpasse celle de la France. C'est vers l'an 1680 qu'il partit pour cette lointaine et aventureuse exploration, qui se termina heureusement après d'innombrables fatigues. Il soumit par la ruse la peuplade pacifique des Goyaz, acquit la certitude que leur pays renfermait une grande richesse de matières aurifères et mourut à son retour. Son fils, qui l'avait accompagné, bien qu'il n'eût alors que douze ans, renouvela plus tard son voyage d'exploration, qui n'eut aucun succès; mais il ne se découragea point, et deux autres expéditions successives lui firent trouver la récompense de ses infatigables efforts. Sous ses auspices commencèrent le lavage des sables aurifères et l'exploitation des mines. Malheureusement, il en fut ici comme des pays exploités par les Espagnols dans d'autres contrées de l'Amérique : les Indiens, trop maltraités, se révoltèrent; une partie fut massacrée, l'autre s'expatria, et le pays devint désert, tandis qu'il pouvait devenir pour le Portugal une mine de richesses inépuisable.

* **BUENOS-AYRES**, capitale de la république Argentine, sur la rive droite du Rio de la Plata; 380,000 hab.

* **BUFALINI** (Maurice), médecin et professeur italien. — Il est mort à Florence le 31 mars 1875.

* **BUFFALO**, ville des Etats-Unis (Etat de New-York), sur le Niagara; 117,714 hab.

* **BUFFET** (Louis-Joseph), homme politique français. — En 1868, il parla contre la nouvelle loi sur l'armée. L'année suivante, des élections générales ayant eu lieu, il se représenta dans la 1re circonscription des Vosges, où il n'eut pas de concurrent, et il fut élu député par 23,992 voix. Dans sa circulaire à ses électeurs, il leur annonçait que sa conduite serait dirigée par les principes de liberté qu'il leur exposait six ans auparavant. Dans la Chambre qui venait d'être élue, M. Buffet devint un des chefs de ce tiers parti qui revendiquait l'application du régime parlementaire et qui venait de faire de nombreuses recrues. A cette époque, M. Buffet passait pour un esprit très-libéral. Il était, en outre, très-compétent dans les matières financières. Sans être un orateur remarquable, il avait le débit net, facile et savait se faire écouter, même de la majorité, lorsqu'il réclamait l'économie dans les budgets. En juillet 1869, il fut un des signataires de la fameuse interpellation des 116, demandant au gouvernement « de donner satisfaction aux sentiments du pays en l'associant d'une manière plus efficace à la direction de ses affaires. » Lorsque, le 27 décembre 1869, Napoléon III écrivit à M. Emile Ollivier pour le charger de former un nouveau ministère, M. Buffet se vit désigné pour entrer dans la composition du nouveau cabinet, qui, à la suite de laborieuses négociations, fut constitué le 2 janvier 1870. Il reçut le portefeuille des finances et s'occupa aussitôt d'élaborer le projet de budget de 1871, dans lequel il voulait introduire des économies notables. Un décret sur les admissions temporaires, qu'il signa le 9 janvier, fut l'objet, au Corps législatif, d'une discussion des plus vives, à la suite de laquelle il obtint un vote favorable (1er février). Confiné dans sa spécialité, il s'abstint de prendre part aux discussions orageuses qui eurent lieu sur la politique intérieure. Toutefois, lorsque Napoléon III, à l'instigation de M. Rouher, voulut qu'on soumît à un plébiscite le sénatus-consulte qui modifiait la constitution, M. Buffet ne voulut pas s'associer à cet acte, et il se démit de son portefeuille, en même temps que M. Daru, ministre des affaires étrangères (10 avril 1870). A partir de ce moment jusqu'à la fin de l'Empire, M. Buffet fit peu parler de lui. Rendu à la vie privée après la révolution du 4 septembre, il rentra dans la vie politique après les élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale. Nommé député par 36,167 voix, il alla siéger à Bordeaux. M. Thiers, devenu chef du pouvoir exécutif, lui offrit le portefeuille des finances lorsqu'il constitua son premier cabinet, le 19 février; mais M. Buffet refusa, soit qu'il trouvât la tâche écrasante, soit qu'il craignît que, après avoir été ministre sous l'Empire, il ne manquât d'autorité dans la Chambre nouvelle. Lors de la discussion des préliminaires de paix, le 1er mars, il prononça un discours dans lequel il annonça que, comme député des Vosges, il s'abstiendrait de voter. Après la réunion de l'Assemblée à Versailles, M. Buffet siégea au centre droit, parmi les monarchistes cléricaux, ennemis irréconciliables du gouvernement républicain. En 1871, il vota pour les prières publiques, la loi municipale, l'abrogation des lois d'exil et la validation de l'élection des princes d'Orléans, le pouvoir constituant de l'Assemblée, la proposition Rivet, la pétition des évêques en faveur du rétablissement du pouvoir temporel du pape, contre le retour de l'Assemblée à Paris, pour l'installation des ministères à Versailles, etc., et il prononça quelques discours, notamment sur la convention entre la France et l'Allemagne et sur les émissions de la Banque de France. En 1872, M. Buffet se prononça contre le maintien des traités de commerce, pour la proposition Feray contre l'impôt sur les matières premières, contre l'impôt sur les valeurs mobilières, et parla à diverses reprises sur ces questions, au sujet desquelles il fut en dissentiment avec M. Thiers. Ce dissentiment ne fit que s'accentuer et se changea en hostilité déclarée lorsque le chef de l'Etat proposa à l'Assemblée nationale d'organiser le gouvernement de la République; M. Buffet fit partie de la coalition des monarchistes qui essayèrent de le renverser le 29 novembre 1872. Le 7 mars 1873, M. Buffet prononça un discours sur les attributions des pouvoirs publics et défendit l'article de la commission, qui établissait, dit-il, la responsabilité ministérielle approximative.

Le 2 avril suivant, M. Jules Grévy, fatigue de l'inconvenance et des emportements de plusieurs membres de la droite, ayant donné sa démission de président de l'Assemblée nationale, les meneurs de la coalition monarchique choisirent pour le remplacer M. Buffet, qui fut élu, le 4 avril, président par 304 voix, contre 285 données à M. Martel, soutenu par M. Thiers et par les gauches. Cette victoire de la réaction contre la politique modérée soutenue par le président de la République vint encore enflammer l'ardeur des coalisés. Armés de toutes pièces pour le combat, ils se mirent à préparer la campagne qui devait leur donner le pouvoir et jeter une si profonde perturbation dans le pays. Bien que n'ayant qu'un talent très-secondaire et des vues très-courtes, M. Buffet se vit placé par les circonstances tout à fait en vue et au premier plan. Par lui désormais la droite prenait la direction des débats de l'Assemblée, et elle allait pouvoir réaliser la seule partie de ses projets qui fût réalisable, l'établissement d'un gouvernement de combat contre la République et toutes les libertés. Le 20 mai, à l'ouverture de la session, M. Buffet fut réélu président. A ce titre, il dirigea les débats pendant la mémorable lutte parlementaire du 23 et du 24 mai 1873, qui se termina par l'adoption de l'ordre du jour motivé de M. Ernoul et la démission de M. Thiers. Le soir même du 24 mai, la majorité, à l'instigation de la commission qui avait préparé le plan de campagne contre M. Thiers, et qui était dirigée par MM. de Broglie et Changarnier, nommait le maréchal de Mac-Mahon président de la République par 390 voix, et M. Buffet, à la tête du bureau de la Chambre, se rendait immédiatement auprès du maréchal et obtenait son acquiescement. « Votre responsabilité, lui dit-il, serait, par votre refus de répondre à l'attente du pays, d'une extrême gravité. Vous ne pouvez refuser, par votre acceptation, de sauver le pays, comme vous n'avez jamais hésité à lui donner votre sang sur les champs de bataille. » Le même jour, après le vote de la majorité contre M. Thiers et la démission de ce dernier, M. Buffet se leva et eut la singulière idée de vouloir se faire l'interprète des regrets de la Chambre sur la détermination que venait de prendre l'illustre homme d'Etat. Nul n'ignorait qu'il avait pris une part active au renversement de M. Thiers; aussi, dès les premiers mots qu'il prononça, des clameurs indignées s'élevèrent de tous les rangs des gauches, et il ne put achever son discours. Sous le gouvernement dit « de l'ordre moral, » M. Buffet continua à présider l'Assemblée, montrant envers la gauche une attitude hostile et se laissant aller jusqu'à traiter un jour d'absurde le discours d'un des membres de la minorité, dont il ne sut jamais faire respecter les droits. Aussi fervent clérical qu'ardent réactionnaire, le président de l'Assemblée tint à honneur d'assister à quelques-uns de ces pèlerinages qui firent croire un instant à l'Europe que la France marchait vers une irrémédiable décadence.

Lorsqu'une partie de la majorité, après avoir vainement essayé de restaurer la monarchie, comprit la nécessité de donner au pays un peu de sécurité en reprenant le programme que M. Thiers lui avait présenté en 1873 comme seul praticable, M. Buffet finit par se ranger du côté de ceux qui résolurent de constituer les pouvoirs publics et qui acceptèrent la constitution du 25 février 1875. Ce fut grâce à cette attitude qu'il se vit appelé à former le premier ministère chargé d'appliquer les lois constitutionnelles, en vertu desquelles la République était devenue le régime légal de la France. L'enfantement du cabinet fut des plus laborieux. Enfin, le 10 mars 1875, M. Buffet reçut, avec le ministère de l'intérieur, la vice-présidence du conseil, dans lequel M. Dufaure prit le portefeuille de la justice.

En assumant la tâche de mettre en pratique les institutions républicaines, il était assez naturel de croire que le chef du cabinet se pénétrerait des devoirs que cette noble tâche lui imposait; on pouvait penser que, après avoir vu l'inanité de la politique de réaction à outrance du gouvernement de combat, il entrerait franchement dans la voie du libéralisme et qu'il ouvrirait une ère d'apaisement, si ardemment désirée par le pays.

Ceux qui croyaient à la conversion libérale de M. Buffet se faisaient la plus profonde illusion, et le premier ministre ne tarda pas à les désabuser. Dans la déclaration-programme qu'il lut à l'Assemblée le 12 mars, M. Buffet se mit à rééditer les formules creuses et usées du gouvernement de combat contre « les passions subversives; » il fit l'éloge de « l'administration intelligente et dévouée » de l'ordre moral, s'empressa de rassurer les bonapartistes, demanda le maintien de l'état de siége, de la loi sur les maires, etc. M. Buffet continua, en effet, les détestables errements du 24 mai et des pires ennemis de la République. Il maintint les fonctionnaires qui s'étaient rendus le plus justement odieux, en déclarant qu'il ne pouvait les blâmer de leur déférence aux ordres de ses prédécesseurs, qu'ils méritaient sa confiance et qu'il les défendrait énergiquement. Le 15 juillet 1875, le gouvernement ayant été interpellé sur la conduite qu'il se proposait de tenir à l'égard des bonapartistes, dont les audacieuses menées et l'active propagande pour renverser la République avaient été mises à jour par le rapport Savary et par la publication des pièces de l'enquête faite au sujet de l'élection de la Nièvre, M. Buffet, ministre de la République, ne trouva rien de mieux à répondre que d'accuser le parti républicain avancé, d'excuser la conduite du préfet de police à l'égard des bonapartistes, de rappeler qu'il avait été un ministre loyal de l'Empire, et de faire cette déclaration étourdissante : « Aujourd'hui, quand on rencontre un homme qui a le sentiment de l'autorité, on lui dit : « Vous êtes » un bonapartiste! » Après ce langage, il n'était plus possible de se faire illusion sur les véritables tendances du chef du cabinet. Cet homme, qui jadis se disait libéral, était devenu l'incarnation même de la réaction, et de la réaction sous sa forme la plus odieuse, celle qui rappelait le despotisme impérial. Appelé, le 26 juillet, à faire connaître l'opinion du gouvernement sur la levée de l'état de siége, M. Buffet prit plaisir, selon son habitude, à accentuer encore, par la forme et le ton revêche et acerbe de ses déclarations, le côté roide et anguleux de sa pensée. « L'état de siége, dit-il, est absolument nécessaire au gouvernement en ce moment, et, pour moi, je n'y renoncerai pas tant qu'une loi sur la presse ne sera pas votée, car c'est surtout contre la presse que cette arme peut être utile. Le vote d'une loi sur la presse ne suffirait pas en ce qui concerne les départements de la Seine, des Bouches-du-Rhône et du Rhône. Le gouvernement aimerait mieux certainement avoir un régime uniforme partout; mais, en attendant cet état de choses, il lui semble préférable d'avoir un régime exceptionnel dans quarante départements, plutôt que de n'avoir nulle part un moyen efficace de répression. » M. Pascal Duprat lui ayant fait observer que les généraux excédaient leurs pouvoirs en interdisant à l'avance la publication des journaux, le ministre lui répondit par cette phrase, qui peint l'homme sur le vif : « L'autorité militaire pourrait toujours supprimer le journal le lendemain de sa publication; il est donc beaucoup plus simple de le supprimer la veille. » Quant à la loi sur la presse, il eut soin d'annoncer qu'elle était indéfiniment ajournée. Ainsi, aux yeux de M. Buffet, pour gouverner la France, qui jamais n'avait été plus calme, il n'y avait qu'un seul régime possible, celui de la compression et de l'état de siége. Dans son horreur de toute manifestation libre, dans son goût pour l'étouffement, ce politique, aussi borné qu'irascible, se prononça pour qu'on interdît la présence des candidats dans les réunions électorales pour le Sénat, oubliant que, en 1848, il s'était prononcé pour la liberté des réunions publiques (27 juillet). Dans cette même séance, avec ce ton de défi haineux qui lui est habituel, il répondit à quelques paroles de M. Christophle en repoussant de la façon la plus injurieuse toute idée d'alliance avec le centre gauche; il en fut récompensé par les applaudissements des bonapartistes, surtout lorsque, s'adressant au parti libéral, il dit : « Je n'étais pas votre allié avant d'être au pouvoir, et je ne le deviendrai pas quand je l'aurai quitté. » Il devenait évident pour tous que M. Buffet prenait carrément son point d'appui dans le parti de l'appel au peuple. Sa présence à la tête du pouvoir devenait désormais un péril pour la France, qui le comprit. Le ministre qui, en pleine Chambre, avait prétendu ne point avoir eu le temps de lire les rapports écrasants de la commission d'enquête sur l'élection bonapartiste de la Nièvre déclara en plein conseil des ministres que les bonapartistes étaient « l'avant-garde du parti conservateur. » A la même époque, il prit la défense du préfet Ducros, au sujet de la pièce fausse de l'agent de police Bouvier, pièce qui avait servi de principale base d'accusation lors du procès intenté à la société la Permanence. Dans un discours prononcé le 15 novembre, au sujet de l'organisation municipale, il s'attacha à justifier la nomination de maires pris en dehors des conseils municipaux et déclara, au sujet des élections, que le gouvernement avait le droit de faire connaître ses préférences et de les soutenir. Le 26 novembre, il combattit le scrutin de liste et défendit avec ardeur le scrutin par circonscription, qui, d'après lui, devait être favorable au parti conservateur, c'est-à-dire à la réaction. Au mois de décembre, lors des élections des sénateurs inamovibles par l'Assemblée, M. Buffet fut porté sur la liste de la droite; mais il échoua, et, après quelques tours de scrutin, il déclara ne plus se présenter. Le 24 et le 29 du même mois, il prononça deux discours au sujet du projet de loi sur la répression des délits de presse et sur la demande de lever l'état de siége. Répondant à un magnifique discours de M. Challemel-Lacour, M. Buffet se laissa emporter par une colère fébrile, l'état de siége étant pour lui la forme naturelle et nécessaire du gouvernement. Au mois de janvier 1876, il essaya, mais sans y réussir, de faire sortir M. Léon Say du ministère. Ce même mois, il posa sa candidature au Sénat dans les Vosges, son département natal, mais il échoua complétement (30 janvier). Aux élections pour la Chambre des députés (20 février), M. Buffet se porta candidat dans quatre départements; mais telle était son impopularité et le sentiment de réprobation qu'inspirait sa politique était si général, qu'il ne fut nommé nulle part. Le pays, pouvant enfin manifester sa volonté, envoyait à la Chambre une énorme majorité de républicains. Devant cette imposante manifestation de l'opinion publique, il ne restait plus à M. Buffet qu'à donner sa démission de ministre de l'intérieur et de vice-président du conseil (23 février 1876). Jamais la chute d'un ministre n'avait été accueillie avec une joie plus intense. Depuis quatre mois, il était rentré dans la vie privée, lorsque la majorité réactionnaire du Sénat, ayant été appelée à nommer un sénateur à vie en remplacement de M. Ricard, lui choisit pour successeur, le 16 juin 1876, M. Buffet, qui obtint 144 voix, contre 141 données à M. Renouard. Rendu à la vie publique, M. Buffet alla siéger parmi les membres de la droite cléricale et prononça, le 10 août, un discours contre la loi des maires. Depuis lors, il est devenu au Sénat un des chefs des partis monarchiques et bonapartiste coalisés.

**BUFFETI** (Louis-Joseph), peintre italien de la fin du XVIIIe siècle. Il était Véronais, mais c'est dans les églises de Vicence qu'on trouve la plupart de ses tableaux : la *Vierge*, aux Carmes déchaussés; *Sainte Anne et saint Joachim*, à Saint-Philippe; les *Cinq saints*, à Saint-Eleuthère; le *Père Gregorio Barbarigo*, à Saint-Marcel; un *Calvaire*, à Sainte-Marie-Madeleine.

**BUGATTI** (Gaetano), érudit italien, né à Milan en 1745, mort en 1816. Il fut nommé directeur de la bibliothèque Ambrosienne, et, dès lors, bien que son goût dominant le portât vers les mathématiques, il se consacra tout entier à l'exploration des trésors manuscrits que renferme cette inappréciable collection. Outre de savantes notes sur le texte des *Psaumes* et la traduction en latin d'un manuscrit syrien renfermant le livre de *Daniel*, on lui doit : *Mémoires historiques et critiques sur les reliques et le culte de saint Cesse, martyr* (Milan, 1782, in-4°, avec fig.). On trouve dans ces *Mémoires* de fort curieux documents sur les antiquités ecclésiastiques de Milan.

**BUGEAT**, bourg de France (Corrèze), ch.-l. de cant., arrond. et à 39 kilom. d'Ussel; pop. aggl., 317 hab. — pop. tot., 986 hab.

**BUGLIONI** (Benedetto), sculpteur florentin du XVe siècle. Ayant appris d'une femme un secret pour le vernissage de la terre cuite, il exécuta un grand nombre de travaux dont, malheureusement, aucun n'est parvenu jusqu'à nous. — Son fils, Santi BUGLIONI, qui vivait dans la première moitié du XVIe siècle, hérita de ce secret et exécuta en ce genre quelques sculptures. Au témoignage de Vasari, ce fut cet artiste qui fit pour les funérailles de Michel-Ange le buste placé sur son catafalque.

* **BUGUE** (LE), ville de France (Dordogne), ch.-l. de cant., arrond. et à 30 kilom. de Sarlat, sur la rive droite de la Vézère; pop. aggl., 1,616 hab. — pop. tot., 2,903 hab. Le Bugue est « devenu, dit M. Ad. Joanne, grâce à ses facilités de communication, l'entrepôt des vins, des denrées du pays et le centre d'exportation des hauts fourneaux que font mouvoir les ruisseaux des environs. Les truffes des environs du Bugue passent pour les plus délicates du Périgord. »

* **BUHL**, ancien bourg de France (Haut-Rhin. — Cédé à l'Allemagne par le traité du 10 mai 1871, ce bourg fait aujourd'hui partie de l'Alsace-Lorraine (cercle et à 3 kilom. de Guebwiller); 2,319 hab.

* **BUIRONFOSSE**, bourg de France (Aisne), cant. et à 7 kilom. de La Capelle, arrond. et à 17 kilom. de Vervins, dans une vaste plaine; pop. aggl., 1,483 hab. — pop. tot., 2,398 hab.

* **BUIS-LES-BARONNIES** (LE), ville de France (Drôme), ch.-l. de cant., arrond. et à 33 kilom. de Nyons, sur la rive droite de l'Ouvèze; pop. aggl., 2,056 hab. — pop. tot., 2,343 hab. « Cette ville, dont l'origine est inconnue, dit M. Ad. Joanne, était défendue au moyen âge par des murailles, qui subsistent encore en partie, et par un château fort construit sur le rocher d'Ubrieux. »

**BUISSERET** ou **BUSSERET** (François), prélat et historien flamand, né à Mons en 1549, mort en 1615. Après avoir été successivement official, archidiacre, doyen et grand vicaire de l'église de Cambrai, il fut nommé évêque de Namur en 1602 et archevêque de Cambrai en 1614. On a de lui : *Histoire d'une religieuse possédée de Mons* (1585); *Histoire du concile provincial de Mons* (1586); *Histoire de sainte Marie d'Oigine* (1608).

**BUISSON** (Germain), historien français, né à Reims vers 1789, mort en 1849. Après avoir terminé ses études de droit, il entra dans la magistrature; mais, n'ayant pas été compris dans la réorganisation de 1816, il se rendit à Guernesey, puis à Londres, où il donna des leçons de français, et revint plus tard à Guernesey. Il se fixa ensuite à Dinan, où il resta jusqu'à sa mort. Il avait été choisi pour secrétaire du comice agricole de cette ville. On lui doit une traduction, sous le titre suivant, de l'ouvrage anglais de C. Mills : *Histoire du mahométisme, comprenant la vie et le caractère du prophète arabe, une relation succincte des empires fondés par les armes mahométanes, des recherches sur la théologie, la morale, les lois, la littérature et les usages des musulmans, avec un tableau de l'état actuel et de l'étendue de la religion mahométane.* On doit également à cet écrivain des *Mémoires sur le noir animal*, *Sur l'emploi du sel en agriculture*, etc.

**BUJACIE** s. f. (bu-ja-sî). Bot. Syn. de GLYCINE.

* **BUJALEUF**, bourg et de France (Haute-Vienne), canton et à 14 kilom. d'Eymoutiers, arrond. et à 33 kilom. de Limoges, près de la Maude; pop. aggl., 279 hab. — pop. tot., 2,115 hab.

**BUJEAUD** (Jérôme), écrivain français, né à Angoulême en 1834. Il se destina d'abord à la médecine; mais son penchant et la nature même de ses études premières le portaient plus particulièrement vers la littérature. Il quitta donc l'école et la clinique et fit paraître deux romans qui obtinrent du succès : *Un drame dans la charmille* (1861) et *Jacquet-Jacques* (1863). Chercheur aussi patient que curieux, il recueillit avec le plus grand soin les chansons populaires des provinces de l'Ouest : Poitou, Saintonge, Aunis et Angoumois, et les réunit en deux volumes qu'il publia avec les airs originaux (1866). En même temps, il rédigeait, de 1863 à 1865, une publication annuelle, conçue dans un esprit excellent, sous le titre d'almanach. L'almanach est à peu près le seul livre que lise le paysan; mais ce livre, il le consulte tous les jours; il l'épelle tous les soirs d'hiver, à la veillée, en présence de ses domestiques et de ses enfants. Il l'apprend par cœur, et tout son monde l'apprend avec lui. La propagande la plus utile peut se faire par l'almanach. Cette vérité avait frappé M. Bujeaud, et les articles qu'il écrivait dans ses almanachs contenaient, dans un langage populaire, des leçons et des enseignements qui n'ont pas été perdus. M. Bujeaud appartient depuis son enfance à l'opinion républicaine, et sous l'Empire même il combattait le bon combat. Amoureux de la Révolution, il l'a étudiée dans tous ses détails, dans toutes ses légendes; il a fait de l'archéologie révolutionnaire, et il s'est attaché principalement aux faits qui se sont passés dans sa province. C'est ainsi qu'il a écrit : la *Charente révolutionnaire*, en collaboration avec son frère, Victor Bujeaud (1867); les *Paysans de la Vendée avant* 1789 (1874). Ses travaux sur la Révolution et ses almanachs de propagande républicaine avaient depuis longtemps appelé l'attention des hommes politiques sur M. Bujeaud, lorsque survint le 4 septembre. M. Bujeaud fut nommé secrétaire du comité de défense de la Vendée, et, au 8 février 1871, il fut porté sur la liste radicale et obtint plus de 10,000 voix. M. Bujeaud a collaboré à l'*Encyclopédie* entreprise en 1869 par la rédaction du *Réveil*, sous la direction de Delescluze, et qui, malheureusement, n'a pas été achevée. Il a donné, en outre, de nombreux articles à différents journaux de l'Ouest, au *Courrier littéraire*, etc. Il rédige aujourd'hui le bulletin bibliographique de la *Lanterne*. M. Bujeaud est membre de la Société des gens de lettres et officier d'académie.

* **BUKAREST, BUCHAREST** ou **BOUCHAREST**, capitale de la Roumanie. — Cette ville compte 250,000 hab. C'est le rendez-vous des ouvriers et des journaliers de tous les pays voisins; on y peut observer les races les plus variées : Roumains de tous les districts de la Moldo-Valachie, Roumains de l'Autriche ou de la Macédoine, Grecs, Albanais, Allemands, Arméniens, Serbes, Bulgares, Tartares Nogaïs, Russes, Tsiganes, Hongrois, Turcs, juifs espagnols, juifs polonais, etc. Beaucoup viennent à Bukarest pour éviter la misère, chercher du travail; mais ils arrivent pour la plupart dans un extrême dénûment, ne trouvent pas à s'occuper et remplissent les hôpitaux dès que la mauvaise saison a fait son apparition.

De loin, la ville a un aspect des plus variés. Toutes les maisons sont peintes et revêtues à l'extérieur de moulures en plâtre et d'une foule d'ornements. De près, l'aspect change. Le climat est si pluvieux que les peintures appliquées sur les façades ne tiennent pas quinze jours dans leur entier; à peine la décoration est-elle achevée que la pluie détrempe la peinture, décolle les moulures par larges places, et les murs apparaissent comme rongés et labourés en tous sens.

Bukarest possède la cour de cassation, une cour d'appel, un tribunal de 1re instance, une université logée dans un palais magnifique, un musée d'antiquités, un musée de peinture, une bibliothèque de 27,000 volumes, un grand théâtre et deux salles plus petites, 4 Facultés, 3 lycées, 3 colléges, une école normale d'instituteurs, une école secondaire de filles, etc. On a bâti récemment des halles sur le modèle des Halles centrales de Paris; une grande usine à gaz alimente 4,000 becs pour l'éclairage des quartiers principaux. Il y a, en outre, deux gares de chemin de fer d'où partent trois lignes différentes.

**BUKKU** s. m. (buk-ku). Bot. Arbrisseau du Cap de Bonne-Espérance.

**BULATMAI** s. m. (bu-la-tmé). Ichthyol. Poisson de la mer Caspienne.

**BULBAIRE** adj. (bul-bè-re — rad. *bulbe*). Qui concerne les bulbes : *Tissu* BULBAIRE.

**BULBOSINE** s. f. (bul-bo-zi-ne). Chim. Principe vénéneux retiré des amanites par Boudier; en le mélangeant avec d'autres corps, on forme l'amanitine.

**BULÉUS**, fils d'Hercule et de la Thespiade Eleuchie.

* **BULGARIE**, province de l'empire ottoman, en Europe. — La Bulgarie a joué un certain rôle pendant la guerre d'Orient. C'est son territoire qui a été le premier envahi par l'armée russe, dont le premier fait d'armes important fut le siége de Silistrie. Ce siége échoua (20 juin 1854), malgré les forces importantes envoyées par la Russie et malgré les tentatives de soulèvement provoquées dans la population bulgare par le général Schilders. Cet échec força la Russie à envahir les Principautés et à déplacer le théâtre de la guerre.

La Bulgarie est, en effet, le boulevard de Constantinople, et de sa possession dépendent les destinées de l'empire ottoman en Europe. C'est ce qui explique la persistance des Russes à en tenter l'occupation, à y provoquer des troubles, à s'y faire appeler par la population, que le gouvernement turc s'aliène de plus en plus par les exactions et les rapines de ses pachas. Cependant les Turcs ne sont pas sans pressentir l'importance politique et stratégique de la Bulgarie; aussi y ont-ils mis en œuvre autant d'éléments de défense que leur incurie proverbiale leur permet d'en entretenir. Par sa situation, la Bulgarie est déjà très-forte; elle a pour défenses naturelles le Danube, puis les Balkans et, entre les deux, le plateau de Schoumla qui, suffisamment armé, serait inexpugnable. Schoumla, sur la route de Silistrie à Constantinople, offre un périmètre si étendu qu'on ne pourrait ni la bloquer ni la bombarder; Silistrie et Routschouk sont deux places de guerre qui, entre les mains de garnisons européennes, seraient presque impossibles à forcer; les Turcs eux-mêmes ont pu se maintenir dans Silistrie, malgré l'imperfection de son armement, ce qui témoigne assez de sa solidité naturelle. Depuis la guerre d'Orient, aucune réparation, aucune amélioration n'ont été apportées à la défense de ces deux places si importantes. Varna, à 80 kilomètres à l'E. de Schoumla, est insuffisamment fortifiée, mais pourrait tenir très-longtemps; Paravadi, entre Varna et Schoumla, est la clef d'une route qui traverse les Balkans. Ces trois villes, avec Sophia et Tirnova, qui occupent les deux extrémités de la ligne, forment la seconde ligne de défense de la Turquie. Sophia a joué un certain rôle dans les guerres de la Turquie avec l'Autriche; cette place forte est située près des fameuses Portes de Trajan et commande un plateau d'un rayon très-étendu.

La Turquie, afin de ne pas trop s'aliéner des populations destinées à lui servir de rempart, soit contre la Russie, soit contre l'Autriche, a toujours traité les Bulgares avec plus de douceur que le reste des populations de l'empire; mais ces adoucissements mêmes sont dérisoires et montrent seulement ce que la Turquie doit être pour les autres, puisque la situation des plus favorisés est si misérable. En 1856, une jeune fille bulgare fut enlevée de force par un pacha en tournée; plainte ayant été portée, le gouverneur de Varna fit étrangler la jeune fille, afin de se débarrasser d'un témoin gênant et commença alors à instruire la cause; le pacha reçut une admonition, et le caporal Moustapha, qui avait exécuté l'enlèvement sur l'ordre de son chef, fut pendu. Les Bulgares durent trouver que cette répression était largement suffisante.

Les Bulgares sont, par excellence, agriculteurs. Quoiqu'ils ne connaissent et ne pratiquent aucun des perfectionnements de l'agriculture moderne, la fertilité du pays est telle qu'ils seraient riches sans les exactions des pachas turcs et des prêtres grecs, sangsues qui leur enlèvent le plus clair de leur subsistance. La Bulgarie produit annuellement pour 325 millions de piastres par ses grains seuls et ses troupeaux; c'est le grenier d'abondance de Constantinople. Sa production industrielle n'est que de 80 millions de piastres. La province est taxée à 70 millions de piastres, c'est-à-dire environ au dixième de sa production totale, ce qui est déjà énorme; mais le système d'impôts adopté en Turquie double toujours et parfois triple ou quadruple le chiffre légal. Les prêtres grecs, installés partout par le gouvernement et qui se sont



abattus sur la Bulgarie comme sur une proie sans défense, enlèvent au misérable agriculteur ce que les pachas et leurs fermiers n'ont pas réussi à lui prendre. Ce fut un malheur pour les Bulgares que d'être restés attachés à l'Eglise d'Orient. « Abandonnés par l'Occident, dit M. André Lefèvre, sans recevoir des Byzantins aucune culture, ils retombèrent peu à peu dans un état voisin de la barbarie. Leur langue, que Cyrille et Méthode nous avaient fait connaître dans toute sa pureté, s'altéra au point de devenir méconnaissable; le peuple croupit dans la misère et l'ignorance. Lorsque les croisés traversèrent la Bulgarie, ils crurent que les habitants étaient idolâtres et conçurent pour eux une telle horreur que le nom de Bulgare (*boulgre*) devint la plus grossière injure. La situation du pays fut plus triste encore quand il eut été conquis par les Turcs. Les villes n'offrirent plus que des monceaux de ruines; la misère devint effroyable. Cédant aux menaces des envahisseurs, plusieurs des régions occupées par les Bulgares embrassèrent l'islamisme. Tels ont été les ravages exercés par les hordes turques, que quatre siècles entiers se sont écoulés avant que la malheureuse Bulgarie, écrasée dans son sang, ait pu donner signe de vie. Les conquérants asiatiques ont été aidés dans leur tâche par les prêtres grecs du Phanar, qui, sous la protection des Turcs, se sont jetés sur les Bulgares comme un oiseau de proie se jette sur un cadavre. Ces prêtres leur ont extorqué leurs dernières ressources pour enrichir leurs couvents et défrayer leur oisiveté; s'arrogeant le droit d'être seuls à distribuer l'instruction, ils les ont à dessein laissés dans l'ignorance la plus complète. Ainsi est née cette question de l'Eglise bulgare, que les artifices mêmes de Constantinople ont si longtemps défigurée, au point de réclamer l'assistance de la diplomatie européenne pour forcer les Bulgares à l'obéissance passive. »

C'est en prenant eux-mêmes en main l'instruction publique, par la fondation de nombreuses maisons d'école, que les Bulgares sont peu à peu parvenus, depuis une vingtaine d'années, à relever leur pays. La guerre d'Orient, en mettant les agriculteurs et les commerçants en rapport avec les nations européennes, a puissamment contribué à ce progrès. « Le mal de l'Occident fait le bien de l'Orient, a dit à ce propos Saint-Marc Girardin. Les disettes de l'Europe occidentale, la guerre de 1854, les besoins de nos armées ont singulièrement éveillé les idées et les intérêts de l'Orient. Les détails que donne M. Vretos, dans son livre la *Boulgarie ancienne et moderne*, sur l'accroissement des villes bulgares situées sur les côtes de la mer Noire, montrent les heureux effets de ce contact commercial de l'Orient avec l'Occident. La permission donnée aux Bulgares d'exporter leurs céréales a plus contribué à la prospérité de la Bulgarie et à l'amélioration de la condition des Bulgares que le tanzimat et le hatti-houmayoun. Non que nous soyons disposé à faire bon marché des réformes politiques et sociales que le sultan essaye d'accomplir dans ses Etats. Elles sont excellentes; mais il faut qu'elles soient réalisées par quelques effets. Or, le commerce avec l'Occident amène nécessairement ces effets salutaires. Les fonctionnaires turcs, qui, autrefois, n'avaient affaire qu'aux rayas bulgares et les pillaient et les rançonnaient sans difficulté, ont maintenant affaire aux Européens. Dès que le Bulgare m'a vendu son blé, ce blé est une propriété européenne; y toucher est une grosse question; le consul intervient, l'ambassadeur réclame et menace. L'idée de la propriété, l'idée du travail libre, l'idée du droit enfin entre bon gré, mal gré dans la tête du Turc, qui ne peut plus prendre ce qui lui convient, et cette idée du droit entre bien plus aisément encore dans la tête du Bulgare, qui se trouve défendu et soulagé. Le tanzimat et le hatti-houmayoun ne sont pas des garanties pour les rayas quand ils sont seuls en face des pachas turcs; mais ce sont des arguments que les consuls européens font valoir en faveur des rayas qui traitent avec leurs nationaux. Chaque acte de commerce entre un Européen et un Bulgare est, pour le Bulgare, une garantie nouvelle. »

Pour ce qui regarde les écoles, ce sont précisément les négociants enrichis dans les transits nécessités par la guerre d'Orient qui en ont pris l'initiative. Malgré la Porte et les prêtres grecs, ils ont formé des instituteurs en envoyant à Vienne, à Prague, à Bukarest, à Braïla des jeunes gens bien doués pour y étudier les éléments des sciences et les rapporter dans leur pays. Peu à peu des écoles se fondèrent dans tous les centres importants et jusque dans les simples villages, et ce qui témoigne assez du déplaisir des Turcs, c'est que, lors de l'insurrection bulgare de 1876, ce sont les écoles que les bachi-bouzoucks ont partout brûlées de préférence; il est juste aussi de dire que presque partout ce sont les instituteurs qui se sont mis à la tête du mouvement insurrectionnel. Non-seulement, avant 1876, la Bulgarie possédait de nombreuses écoles en pleine voie de prospérité et dont quelques-unes réunissaient jusqu'à quatre et cinq cents élèves, mais une Société littéraire a été fondée à Braïla pour centraliser les efforts intellectuels du pays. Des souscriptions, qui se sont élevées à 800,000 francs, ont réussi à l'asseoir sur des bases solides (1871), et elle publie chaque mois un bulletin qui atteste la renaissance des lettres en Bulgarie.

L'insurrection de 1876 et la cruauté avec laquelle les Turcs l'ont réprimée ont momentanément enrayé ce progrès. La Bosnie, l'Herzégovine, la Serbie étaient depuis longtemps soulevées sans que le mouvement se propageât à la Bulgarie, lorsque, en avril 1876, les symptômes alarmants se déclarèrent. Les premiers soulèvements s'opérèrent à Tirnova, Servi, Rahova, Ivradja, Pelina et Zichtor. Les musulmans furent chassés çà et là, quelques-uns périrent. Des bandes d'insurgés s'organisèrent, soulevant tous les villages sur leur passage et mettant en état de défense ceux qui pouvaient résister. Bientôt l'agitation se propagea dans toute la Bulgarie, et les ports ou les places fortes où les Turcs tenaient garnison restèrent seuls dans un calme relatif. D'après les rapports turcs, comme aussi d'après M. Baring, envoyé en Bulgarie par l'Angleterre pour rendre compte des motifs du soulèvement et des atrocités commises, cette agitation révolutionnaire était due à des comités étrangers qui fonctionnaient de longue date et à une poignée d'organisateurs soutenus par la Russie. Le fait est possible; mais il faut dire aussi que ces comités, s'ils existaient, semaient dans un terrain bien préparé. En quelques semaines, l'insurrection avait pris la tournure la plus violente. A Matchin, à Issaktcha, à Baba, à Rossititcha, à Yeni-Keuy, des musulmans furent massacrés sans pitié, et des bandes de Bulgares, sortant de ces villages, allèrent attaquer les centres de population voisins pour en chasser leurs ennemis héréditaires et enlever les troupeaux. Ils n'étaient pour la plupart armés que de bâtons et de faux; à peine quelques-uns avaient-ils de mauvais fusils; aussi furent-ils mis en complète déroute partout où ils rencontrèrent des forces régulières; mais, ce qui est inexcusable, c'est l'horrible cruauté avec laquelle la Turquie abusa de sa victoire facile. La Bulgarie est pour elle d'une telle importance, en cas de guerre, que le gouvernement sentit la position critique où le plaçaient ces soulèvements coïncidant avec ceux de la Serbie et de l'Herzégovine; il résolut d'agir avec la plus grande vigueur pour les étouffer. Fazli-Pacha fut envoyé en Bulgarie avec le 2e corps, et on lui adjoignit des détachements de ces bachi-bouzoucks, si peu solides en ligne rangée contre un ennemi sérieux, comme on l'a bien vu dans la guerre de Crimée, mais si hardis quand il ne s'agit que de brûler des villages, de torturer des paysans inoffensifs pour leur arracher leur or, d'exécuter des vieillards et de violer des femmes. La Turquie lâcha avec une joie cruelle ces irréguliers sur les villages bulgares, et toute l'Europe retentit immédiatement du bruit de leurs hauts faits. A Batak, ville d'environ 6,500 habitants, 5,000 furent massacrés par les bachi-bouzoucks et pas une maison ne fut épargnée par le feu; Prasadum-Dervent, village située au pied des Balkans, fut incendié dans le courant du mois de mai, avec cinquante et un autres villages des districts de Philippopoli et de Salav-Bajardjick; Péroustitza, centre plus important, eut le même sort. Les rapports turcs n'ont évalué qu'à 1,836 personnes le nombre des victimes; c'est un chiffre tout à fait dérisoire, et l'envoyé anglais Baring, peu suspect, car il a plutôt atténué qu'exagéré les faits, admet qu'il faut au moins le décupler. Au chiffre des morts, il faut encore ajouter celui des femmes et des jeunes filles enlevées pour être vendues dans les harems; à Philippopoli, il y eut pendant deux mois un marché où les femmes et les enfants furent mis publiquement à l'encan.

A la fin de juillet 1876, la Bulgarie était pacifiée; il n'y avait plus partout que des ruines, et des milliers de paysans sans asile, sans pain encombraient toutes les prisons et le petit nombre de couvents restés debout, sous la garde des troupes régulières. La Turquie, autant pour prévenir de semblables soulèvements que par crainte de l'Europe, a préparé pour la Bulgarie une constitution nouvelle; des réformes ont commencé à être appliquées, mais elles sont encore trop récentes pour qu'on puisse en préjuger les fruits. Au moment où nous écrivons (août 1877), les Russes, ayant déclaré la guerre à la Porte, occupent en partie la Bulgarie.

* **BULGARIS** (Démétrius), homme politique grec. — En 1865, il fut chargé de former et de présider un nouveau cabinet; mais, au bout de peu de temps, il dut donner sa démission. Au commencement de 1868, M. Bulgaris fut mis à la tête du ministère qui remplaçait le cabinet Coumoundouros. En ce moment, l'insurrection crétoise était dans toute son intensité, et une vive fermentation régnait en Grèce, où l'opinion publique sympathisait avec les insurgés. Les Crétois ayant élu des députés au parlement hellénique, ceux-ci se rendirent à Athènes avec Gustave Flourens. Mais Bulgaris fit arrêter Flourens et renvoyer les députés en Crète. A la suite d'une manifestation devant l'hôtel de l'ambassadeur de Turquie, faite par des volontaires grecs partant pour rejoindre l'insurrection, la Turquie adressa au cabinet Bulgaris un ultimatum (11 décembre 1868), lui enjoignant de ne plus laisser sortir de ses ports aucun navire chargé de vivres, de munitions et de volontaires pour la Crète. Peu après, pour empêcher la guerre d'éclater entre les deux Etats, une conférence, composée des plénipotentiaires des grandes puissances, se réunissait à Paris, se prononçait contre la Grèce et lui enjoignait de se soumettre aux exigences turques (20 janvier 1869). Bulgaris, dont l'attitude avait été des plus ambiguës et qui avait complétement manqué de décision dans ces circonstances difficiles, dut donner sa démission (2 février 1869). Réélu député, il devint un des chefs de l'opposition. Dans un nouveau cabinet, formé en avril 1870, il prit le portefeuille de la guerre, qu'il garda peu de temps. Le 8 février 1872, Bulgaris reçut de nouveau la présidence du conseil avec le portefeuille des affaires étrangères; mais, dès le mois d'août suivant, il tomba du pouvoir au sujet de la question relative aux mines du Laurium. Le 22 février 1874, il reprit encore une fois la direction des affaires avec la présidence du conseil et le ministère de l'intérieur. Ayant fait dissoudre la Chambre, il eut recours, avec ses collègues, pour obtenir la majorité, à tous les moyens de corruption électorale. Mais la majorité qu'il croyait avoir acquise par de pareils moyens ne tarda pas à se disloquer et une coalition se forma contre lui. Par suite de l'abstention systématique d'un grand nombre de députés, la Chambre, réunie en novembre 1874, n'avait pas voté le budget lorsque la session fut close en février 1875. Le ministère, ne disposant pas d'un nombre suffisant de députés pour avoir la majorité légale, résolut de faire abaisser par les députés dévoués à sa politique le nombre de voix nécessaire pour avoir cette majorité. A la session du mois de mars, les députés ministériels qui se présentèrent validèrent un certain nombre d'élections partielles, ce qui porta leur nombre à 91 députés, et ils votèrent plusieurs projets de loi du gouvernement. Il s'ensuivit une agitation; les membres de l'opposition protestèrent, dans un manifeste, contre ce qu'ils considéraient comme une violation formelle de la constitution. La presse s'associa au mouvement, qui s'accentua encore lorsque plusieurs villes du royaume eurent envoyé des adresses dans le même sens. L'agitation prit une telle intensité que le roi Georges dut demander la démission de M. Bulgaris et de ses collègues et appeler à former un nouveau cabinet M. Trikoupis, un des chefs du parti avancé (8 mai 1875). La chute de M. Bulgaris, dont l'administration avait été déplorable et profondément démoralisatrice, fut accueillie avec la joie la plus vive par l'opinion publique. Un des premiers actes de M. Trikoupis fut de dissoudre la Chambre. La nouvelle Chambre des députés nomma une commission chargée de faire une enquête sur les agissements du cabinet Bulgaris. Cette enquête eut pour résultat de faire passer en jugement, non M. Bulgaris lui-même, mais deux de ses collègues au ministère, MM. Balassopoulo et Nicolopoulo, qui furent condamnés par la haute cour, au mois d'avril 1876, comme convaincus d'avoir trafiqué de quatre siéges archiépiscopaux. Complétement discrédité, M. Bulgaris, selon toute vraisemblance, n'est plus appelé qu'à jouer un rôle très-secondaire dans les affaires de la Grèce.

* **BULGNÉVILLE**, bourg de France (Vosges), ch.-l. de cant., arrond. et à 22 kilom. de Neufchâteau, à l'entrée de la forêt du même nom; pop. aggl., 1,086 hab. — pop. tot., 1,108 hab. Broderies fines, filature de laine et confection de souliers de pacotille; sur son territoire, sources minérales. « Bulgnéville formait originairement, dit M. Ad. Joanne, une baronnie qui, après avoir été possédée par la maison de Beaufremont jusque vers le milieu du XIVe siècle, passa ensuite en différentes mains et fut érigée en marquisat, en l'an 1708, par Léopold, duc de Lorraine. Ce village est surtout célèbre, dans l'histoire de Lorraine, par le combat sanglant qui se livra dans les environs, entre le duc René Ier et le comte Antoine de Vaudemont, qui prétendait au duché de Lorraine comme neveu du duc Charles II, à qui René avait succédé en qualité de gendre. René, battu complétement, malgré un secours que lui avait envoyé le roi de France Charles VII, fut fait prisonnier et retenu cinq ans captif; il conserva cependant son duché jusqu'à son élévation au trône de Sicile. »

**BULIS**, femme d'Anthès et mère d'Egypius. V. ce dernier mot, au tome VII du *Grand Dictionnaire*.

**BULLAIRE** adj. (bul-lè-re — rad. *bulle*). Qui ressemble aux vésicules nommées bulles.

**BULLA-RA-GANZ** s. m. (bull-la-ra-ganz). Ornith. Oiseau de la Nouvelle-Hollande.

**BULLER** (Charles), homme politique anglais, né à Calcutta en 1806, mort en 1849. Il entra au Parlement n'ayant encore que vingt-deux ans et vota, en 1830, le bill de réforme, bien que la perte de son siége dût être la conséquence de l'adoption. Mais ses électeurs le renvoyèrent à la Chambre, où il défendit constamment les intérêts populaires. Lorsqu'une mort prématurée vint l'enlever, il était membre du conseil privé de la reine. Buller était tout à la fois un homme politique, un orateur et un écrivain des plus distingués. Plusieurs de ses discours ont été imprimés et il a écrit un grand nombre d'articles de critique dans le *Globe* et différentes revues.

**Bulletin français** (LE), journal publié par MM. d'Haussonville et Alex. Thomas (1er janvier-13 mai 1852, 16 nos in-8°). Ce fut une des premières et des plus vigoureuses protestations contre le 2 décembre. « Nous voulons protester, au nom de toutes les idées, de tous les droits qui ont été depuis soixante ans le patrimoine de la France, contre un régime qui est le renversement systématique de ces idées et de ces droits sans lesquels la France n'a plus de raison d'être dans le monde... Nous allons répandre la vérité à pleines mains dans cette atmosphère de mensonges dont on couvre la France... Et si profonde est notre confiance dans l'effet de la vérité, que nous nous mettons à l'œuvre aujourd'hui même, 1er janvier 1852, le jour où le prince Louis-Napoléon Bonaparte se décerne à Notre-Dame les honneurs du *Te Deum*, comme s'il avait, lui aussi, gagné sa bataille d'Austerlitz. Il est, hélas! trop vrai que, pour arriver à confisquer la France, il a pu se passer de la gloire de Marengo comme de la gloire d'Austerlitz; et c'est tant pis pour nous, qui avons été pris pour si peu! Mais non! c'est tant mieux plutôt qu'il faut dire, car le charme n'est pas si merveilleux qu'il ne soit facile de le rompre... » C'est à Bruxelles que ces courageux écrivains étaient allés établir leurs batteries; mais ils n'avaient pas tardé à être poursuivis sous la prévention d'avoir offensé et outragé le caractère personnel du prince Louis-Napoléon et d'avoir, en outre, critiqué les actes du prince-président en termes offensants et injurieux. Ce que voyant, et sans même attendre le verdict du jury, qui, du reste, leur fut favorable, ils n'hésitèrent pas à continuer leur publication sous le titre de : le *Nouveau bulletin français*.

**BULLIN** s. m. (bu-lain). Moll. Genre formé par la réunion des genres physe et ancyle.

**BULLY**, bourg de France (Pas-de-Calais), cant. et à 8 kilom. de Lens, arrond. et à 15 kilom. de Béthune; pop. aggl., 1,957 hab. — pop. tot., 2,040 hab. Entre Bully et Grenay s'élevait un tilleul de la cime duquel le prince de Condé observait tous les mouvements de l'ennemi pendant la bataille de Lens.

**BULOW** (Jean DE), gentilhomme et administrateur danois, né en Fionie en 1751, mort en 1828. Il suivit d'abord la carrière militaire, occupa plusieurs charges à la cour et fut nommé, en 1791, administrateur des musées royaux. Deux ans après, il se retira dans ses domaines de Fionie, où il passa le reste de ses jours. Il est surtout connu par les encouragements qu'il prodigua dans sa patrie aux lettres, aux sciences et aux arts. Ses libéralités donnèrent naissance à une foule d'œuvres qui firent l'honneur du Danemark. Il faisait en même temps voyager à ses frais de jeunes savants danois qui se sont depuis illustrés par leurs travaux.

**BULOW-CUMMEROW** (Ernest DE), publiciste allemand du Mecklembourg-Schwerin, né en 1795, mort en 1851. Il commença à se faire connaître en attaquant dans divers écrits les abus de la bureaucratie. Après les événements de 1848, il se mit à la tête d'une association qui se proposait de défendre la propriété, que personne ne songeait à attaquer, et le peuple désigna cette association sous le nom ironique de « Parlement des hobereaux. » C'est sur cette association que s'appuya en Prusse le parti contre-révolutionnaire. On doit à cet écrivain : le *Système des banques* (1846); les *Etats européens, d'après leurs relations intérieures et extérieures*; les *Grands établissements généraux de crédit* (1848); la *Révolution, ses fruits* (1850).

* **BULOZ** (François), publiciste français. — Il est mort à Paris le 12 janvier 1877, à la suite d'une longue et douloureuse maladie.

* **BULWER** (sir Edward-Lytton-Earle), homme politique et célèbre écrivain anglais. — Il est mort le 18 janvier 1873.

* **BULWER** (Edouard-Robert-Lytton), diplomate et poëte anglais. — Il a été nommé en 1876 vice-roi et gouverneur général des Indes, à la place de lord Northbrook.

**BULWER** (Rosine WHEELER, lady LYTTON-). V. LYTTON-BULWER, au tome X du *Grand Dictionnaire*.

**BUMALDE** s. f. (bu-mal-de). Bot. Syn. de STAPHYLIER.

**BUNÆA**, surnom de Junon, à qui Bunus avait consacré un temple dans Corinthe.

**BUNBURYE** s. f. (beun-bu-rî). Bot. Genre de plantes, de la famille des asclépiadées, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

**BUNEMANN** (Jean-Ludolphe), érudit allemand, directeur de l'école de Hanovre, né en 1687, mort en 1759. La plupart de ses ouvrages sont bibliographiques. Voici les principaux : *De bibliothecis Mindensibus antiquis et novis* (Minden, 1719, in-4°); *Catalogus manuscriptorum, item librorum ab inventa typographia usque ad annum* 1560 *impressorum rarissimorum, pro adsignato pretio venalium apud J.-L. Bunnemann* (Leipzig, 1732, in-8°); *Notitia scriptorum editorum atque ineditorum artem typographicam illustrantium* (Hanovre, 1740); *L. Cœlii Lactantii opera omnia cum notis C. Cellarii*, etc.